

LA MERE. – Tu étais plus à l'abri en prison, car s'ils te voient, ils te lyncheront : on n'admet pas ici que quelqu'un tue son père. Même les chiens, dans ce quartier, te regarderont de travers. [...] Tu n'es plus mon fils, c'est fini. Tu ne comptes pas davantage, pour moi, qu'une mouche à merde.

Zucco défonc la porte.

- 5 LA MERE. – Roberto, n'approche pas de moi.
ZUCCO. – Je suis venu chercher mon treillis.
LA MERE. – Ton quoi ?
ZUCCO. – Mon treillis : ma chemise kaki et mon pantalon de combat.
LA MERE. – Cette saloperie d'habit militaire. Qu'est-ce que tu as besoin de cette saloperie d'habit
10 militaire ? Tu es fou, Roberto. On aurait dû comprendre cela quand tu étais au berceau et te foutre à la poubelle.
ZUCCO. – Bouge-toi, dépêche-toi, ramène-le-moi tout de suite.
LA MERE. – Je te donne de l'argent. C'est de l'argent que tu veux. Tu t'achèteras tous les habits que tu veux.
15 ZUCCO. – Je ne veux pas d'argent. C'est mon treillis que je veux.
LA MERE. – Je ne veux pas, je ne veux pas. Je vais appeler les voisins.
ZUCCO. – Je veux mon treillis.
LA MERE. – Ne crie pas, Roberto, ne crie pas, tu me fais peur ; ne crie pas, tu vas réveiller les voisins. Je ne peux pas te le donner, c'est impossible : il est sale, il est dégueulasse, tu ne peux pas le porter comme
20 cela. Laisse-moi le temps de le laver, de le faire sécher, de le repasser.
ZUCCO. – Je le laverai moi-même. J'irai à la laverie automatique.
LA MERE. – Tu dérailles, mon pauvre vieux. Tu es complètement dingue.
ZUCCO. – C'est l'endroit du monde que je préfère. C'est calme, c'est tranquille, et il y a des femmes.
LA MERE. – Je m'en fous. Je ne veux pas te le donner. Ne m'approche pas, Roberto. Je porte encore le
25 deuil de ton père, est-ce que tu vas me tuer à mon tour ?
ZUCCO. – N'aies pas peur de moi, maman. J'ai toujours été doux et gentil avec toi. Pourquoi aurais-tu peur de moi ? Pourquoi est-ce que tu ne me donnerais pas mon treillis ? J'en ai besoin, maman, j'en ai besoin.
LA MERE. – Ne sois pas gentil avec moi, Roberto. Comment veux-tu que j'oublie que tu as tué ton père,
30 que tu l'as jeté par la fenêtre, comme on jette une cigarette ? Et maintenant, tu es gentil avec moi. Je ne veux pas oublier que tu as tué ton père, et ta douceur me ferait tout oublier, Roberto.
ZUCCO. – Oublie, maman. Donne-moi mon treillis, ma chemise kaki et mon pantalon de combat ; même sales, même froissés, donne-les-moi. Et puis je partirai, je te le jure.
LA MERE. – Est-ce moi, Roberto, est-ce moi qui t'ai accouché ? Est-ce de moi que tu es sorti ? Si je
35 n'avais pas accouché de toi ici, si je ne t'avais pas vu sortir, et suivi des yeux jusqu'à ce qu'on te pose dans ton berceau ; si je n'avais pas posé, depuis le berceau, mon regard sur toi sans te lâcher, et surveiller chaque changement de ton corps au point que je n'ai pas vu les changements se faire et que je te vois là, pareil à celui qui est sorti de moi dans ce lit, je croirais que ce n'est pas mon fils que j'ai devant moi. Pourtant, je te reconnais, Roberto. Je reconnais la forme de ton corps, ta taille, la couleur de tes cheveux,
40 la couleur de tes yeux, la forme de tes mains, ces grandes mains fortes qui n'ont jamais servi qu'à caresser le cou de ta mère, qu'à serrer celui de ton père, que tu as tué. Pourquoi cet enfant, si sage pendant vingt-quatre ans, est-il devenu fou brusquement ? Comment as-tu quitté les rails, Roberto ? Qui a posé un tronc d'arbre sur ce chemin si droit pour te faire tomber dans l'abîme ? Roberto, Roberto, une voiture qui s'est écrasée au fond d'un ravin, on ne la répare pas. Un train qui a déraillé, on n'essaie pas de le remettre sur ses rails. On l'abandonne, on l'oublie. Je t'oublie, Roberto, je t'ai oublié.
45 ZUCCO. – Avant de m'oublier, dis-moi où est mon treillis.
LA MERE. – Il est là, dans le panier. Il est sale et tout froissé. (*Zucco sort le treillis.*) Et maintenant va-t'en, tu me l'as juré.
ZUCCO. – Oui, je l'ai juré.